

Lucien Gagné, S.M.



1915-2003

LES ANNÉES OÙ TOUT SE JOUE

Le décor est un écrin

Dans le beau comté agricole de Bellechasse, mais déjà dans les contreforts plus rocaillieux des Appalaches, à Saint-Cajetan d'Armagh, le 04 août 1915 naissait dans la famille de Joseph Gagné et de Rose-Anna Guillemette un onzième et avant-dernier enfant, Joseph Eudore Lucien, baptisé le lendemain. Joseph Gagné (1880-1955) exploitait une petite ferme à dix kilomètres du village. La vie était rude dans le rang de La Fourche où l'on s'adonnait à une agriculture de subsistance, mais le rire et les chansons fusaient volontiers dans la maison familiale car les enfants, taquins, adoraient leur mère et ne craignaient pas de jouer des tours pendables à leur père, un colosse placide et souriant. Lucien écrira dans une sorte d'autobiographie où nous puiserons abondamment : *Je me rappelle qu'en hiver, lorsque le train de la ferme était terminé et que le souper cuisait lentement sur le poêle, on laissait la maison dans la pénombre et là toute la famille chantait. Nous avions, chacun, un paquet de chansons dans nos têtes, et c'était merveilleux.* (Mes Souvenirs, p. 3) ¹

La famille très profondément croyante pratiquait une religion plutôt sévère où le sens du devoir jouait un rôle de premier plan. Jusqu'à leur mariage, même les grands garçons déjà dans la vingtaine s'agenouillaient autour de la table après le souper pour le chapelet en famille. Le dimanche, la distance qui les séparait de l'église paroissiale ne constituait aucune dispense pour le respect intégral du précepte dominical. Heureusement la mère, lumineuse, toujours aux lèvres un sourire ou un refrain, introduisait une note de douceur dans le décor plutôt austère.

La longue route du savoir

À sept ans, 1922, année du mariage de son frère Arthur qui sera le papa de Paul-Henri Gagné, s.m. (1938-1997), Lucien entrait à l'école du rang où une institutrice laïque issue du terroir et à peine plus âgée que ses élèves — elle n'avait que 16 ans — enseignait toutes les classes du primaire dans une même salle de cours. La force de cette école, c'était de faire corps avec le milieu et de former non des savants, mais des citoyens croyants et débrouillards. On ne se formalisait pas trop si en cours d'année les élèves restaient quelques semaines, voire un ou deux mois, à la maison pour aider aux travaux de la ferme. Nulle surprise alors de voir Lucien décrocher son diplôme de septième année qu'en 1930. Le garçon n'était pas lent, mais absent. Savoir lire, écrire, compter et marcher au catéchisme, voilà les quatre piliers qui assoyaient la vie. Le quatrième pilier allait jouer un rôle déterminant pour Lucien.

¹ Il s'agit d'un document dactylographié de cent pages que le père Gagné rédigea au long de ses années de retraite à la Maison Colin, à partir de 1983. Nous citerons sous l'appellation Souvenirs. Une annexe de 18 pages suit les mémoires. Référence sera faite sous le mot Annexe.

Au village où se tiennent les classes de catéchisme présidées par le curé de la paroisse, l'abbé Louis-Philippe Côté, Lucien retient l'attention du prêtre qui croit déceler en lui une vocation à la prêtrise. Lucien ne va pas le dissuader, car lui-même essaie de gagner sa mère à un tel projet qu'il caresse dans son cœur. Les piètres finances de la famille forment un barrage contre lequel les plans du garçon viennent se briser. Le nom des maristes a commencé de circuler dans les parages. L'année précédente, le père François-Adolphe Rabel, (1878-1965) fondateur de la Société de Marie au Canada, à l'instigation des Sœurs du Bon-Pasteur avait semé la bonne nouvelle dans les paroisses du comté. Déjà à l'été 1929, un gars d'Armagh, Gérard Turgeon, était entré au juvénat de Sillery. C'est là qu'après hésitation Joseph et Rose-Anna, affectés financièrement par la crise, enverront leur jeune Lucien. C'était en décembre 1931. Il commençait ses études classiques dans le tout nouvel établissement que les maristes venaient de bâtir à côté de la vieille villa des Dobell.

L'influence d'une école

Lucien n'était pas si jeune que tout cela pour commencer son cours classique : il avait seize ans. Il côtoyait des marmots de douze ans, tel Lionel Roy, un coparoisien. Mais il ne faisait pas figure de dinosaure non plus, car la classe de 6e — le groupe le plus nombreux que le juvénat ait rassemblé jusque là — comptait plusieurs gars plus vieux que lui : Roch Bertrand, par exemple, et Henri Leclerc. Ces grands garçons issus du monde rural et ayant depuis un bon moment délaissé les frasques enfantines donnaient un ton de sérieux à la classe des débutants. Les études furent bonnes, mais surtout la vie chrétienne prit des tons de plus grande chaleur, comme le père Lucien le confiera plus tard dans son autobiographie. La direction spirituelle était de rigueur pour tous les juvénistes. Lucien s'ouvrit au père Jean-Joseph Thorald (1874-1967), homme de sagesse et de bonté qui lui fit découvrir et aimer le visage humain de Dieu dans le Christ Jésus. Il le conduisit également à Marie pour qui Lucien développa une dévotion toute filiale qui donnera à sa vie une note déterminante. De cette époque, il dira : *S'il est une chose dont j'ai joui dans ces six années à Sillery, c'est l'atmosphère mariale qui y existait... On sentait la présence de cette maman d'une manière que je ne puis m'expliquer* (Souvenirs, p.6).

Le juvénat de l'époque, formé d'une douzaine de religieux, pères et frères et d'une cinquantaine d'élèves, ressemblait un peu à une grande famille. Même si on se piquait d'une culture latine certaine au point que les élèves rédigeaient, selon les règles de l'art, un petit journal dans la langue des dieux, la course n'était pas au savoir pointu, mais à la connaissance des personnes et de la vie. On appliquait à la lettre l'axiome du sage : mieux *vaut une teste bien faicte que bien pleine*. Le travail manuel, particulièrement le nivelage des terrains de jeu au pic et à la pelle, était régulièrement au menu, mais rencontrait en Lucien un habitué des rudes besognes. On n'enseignait pas la vie facile au juvénat, surtout pas avec le père William Dauphin, (1892-1956) supérieur, peu enclin à laisser les élèves musarder ou rêvasser, les mains dans les poches.

Le centenaire de la Société de Marie fut célébré en grandes pompes à Sillery en 1936. L'événement marqua Lucien Gagné. Le père Louis-Marie-Henri Passerat de La Chapelle (1867-1947) qui venait d'être nommé supérieur sut inviter les ecclésiastiques du plus haut vol pour donner à ces festivités tout l'éclat et le retentissement souhaitables. Mais c'est surtout auprès des élèves qu'il fit porter son attention et exerça ses talents d'orateur exceptionnel afin de faire connaître et aimer la Société de Marie. L'histoire des origines et plus encore le vaste monde missionnaire de l'Océanie présentés avec tout l'art de la parole — et portée sur la scène par les élèves eux-mêmes — rejoignirent des profondeurs en Lucien et contribuèrent à sceller sa volonté de devenir prêtre mariste.

LA VIE RELIGIEUSE

En septembre 1937, à 22 ans, — à l'époque on n'était plus adolescent à cet âge — il entra au noviciat de Staten Island, N.Y. Un fort contingent de Québécois sollicitaient leur admission dans la Société de Marie. Il y avait là en plus de Lucien Gagné, Lionel Roy, Placide Labbé, Roch Bertrand, Henri Leclerc, Maurice Dupont et Rodrigue Côté. C'est le père John Goergen (1880-1965) qui était père maître. Il avait la main ferme et les catégories nettes pour donner du tonus aux jeunes qui se présentaient à lui. Lucien ne s'en plaignit pas. Il dira de lui : *Homme sympathique, souriant, mais riant rarement. Moulé pour être maître de novice, avec une note marquée pour la ponctualité (Souvenirs, p. 8). L'année fut profitable. Il écrit : Les quatre retraites au noviciat...m'ont marqué. J'ai l'impression que l'effet de ces méditations a été de m'aiguiller vers la vérité et donc vers le sérieux de la vie spirituelle. Il ajoute un peu plus loin : Depuis les jours du noviciat, je suis devenu un enragé de lecture spirituelle. Je n'ai pu lire un seul roman si ce n'est quelques uns que j'avais à analyser pour les classes de littérature quand j'ai enseigné à Sillery. Des livres spirituels, j'en ai lu quelques centaines. (Annexe, p.1)*² Mais parmi ces livres ne se rencontrait guère le plus important. Force et faiblesse d'un noviciat, le père Lucien dira que c'est des années plus tard qu'il commencera de goûter la Bible autrement que comme un réservoir d'extraits pour la liturgie.

Le 14 septembre 1938, Lucien Gagné faisait profession dans la Société de Marie devant le père Alcyme Cyr,(1882-1973) provincial de Boston. Le même jour, il se rendait à Marist College, Washington D.C., qui était encore l'unique scolasticat pour les deux provinces américaines. Soixante étudiants s'y entassaient. C'est là, aux pieds du père Charles Dubray (1875-1962), qu'il sera initié aux rigueurs de la pensée philosophique. Le père Dubray était un savant et un écrivain, professeur révérend mais craint plus qu'une tornade; il faisait très *vieille école*. Quelques uns des confrères de profession ne pourront franchir ce barrage redoutable et resteront sur le carreau. Mais Lucien réussit les examens de première année. Il n'eut pas à guerroyer plus

² . Une annexe de 18 pages suit les mémoires. Référence sera faite sous le mot Annexe.

longtemps, car les scolastiques du nord étaient transférés au tout nouveau scolasticat de la province de Boston, à Framingham, Mass. Pour les Québécois, Framingham, c'était déjà — par le climat intérieur et extérieur — un peu comme chez soi. Les professeurs et les étudiants étaient très majoritairement francophones et de souche québécoise.

Après cinq ans à Framingham, c'était en février 1944, vint le grand jour de l'ordination à la prêtrise. Elle lui sera conférée par Mgr Richard Cushing, ami personnel du supérieur du scolasticat, le père Michael Noonan (1898-1962). Pour le père Lucien, c'était un point d'arrivée ardemment désiré depuis longtemps et qu'il avait préparé avec beaucoup de soin. Sa haute estime du sacerdoce remontait à son enfance à Armagh et prenait racine dans le respect dont sa famille entourait le prêtre. Chez lui, il n'était pas sain de remettre en question la parole du curé. Il dira de son ordination : *Il me semble que l'on me revêtait de quelque chose*



d'infiniment grand, mais je ne le possédais pas encore, un peu comme lorsqu'on reçoit un cadeau encore emballé. Je me sentais heureux, mais ça prendra des semaines avant qu'en moi je me sente rempli d'une certaine plénitude de ce don (Souvenirs, p.16).

LE MINISTÈRE APOSTOLIQUE

Au lieu de partir en vacances à la fin de sa quatrième année de théologie, le jeune prêtre, cloué au lit par ce qui paraît être une crise aiguë d'arthrite, entre à l'hôpital de Boston. Ce n'est qu'en début d'automne qu'il peut marcher suffisamment pour entreprendre un certain ministère. Le père Alcyme Cyr l'a envoyé comme quatrième vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Brunswick, Maine. Le père se plaira dans ce ministère dans lequel il se dépense de plus en plus au fur et à mesure que lui reviennent ses forces et sa mobilité. Mais Brunswick n'était qu'une sorte de longue convalescence. Dès juin suivant, en 1945, c'est à Sillery que l'envoie son provincial.

Professeur à Sillery

S'il lui avait été donné de choisir, ce n'est pas dans une salle de classe que le père Lucien se serait retrouvé à l'automne 1945, en train d'enseigner le français en rhétorique et en belles-lettres. Mais il ne lui avait pas été donné de choisir. Pour les élèves qui le voyaient à l'oeuvre, — et l'auteur de ces lignes était un de ceux-là — il semblait taillé pour la besogne et parfaitement à l'aise dans ce travail. L'air grave, la voix bien posée, le geste un peu théâtral, il donnait l'impression de dominer la situation, sûr de lui et de ce qu'il avançait. Pas un élève ne songea à tester le nouveau professeur qui semblait avoir enseigné toute sa vie. Ce que nous ne sûmes que beaucoup plus tard, c'est que le père Lucien était assez insécure et qu'il redoutait nos esclandres, voire nos simples calembredaines.



Le père Léo Boissonneault (1900-1964), quatrième supérieur du juvénat, homme au regard perçant sous des sourcils en broussailles, devina sans doute les aspirations du père Lucien. Il l'envoyait souvent faire du ministère de prédication soit en paroisse, soit au Cénacle, centre de retraites fermées de Québec devenu depuis lors le Centre des Services diocésains. Une voie se dessinait pour le père Lucien. Il s'inscrivit même à des cours d'art oratoire à l'été 1948. Il avoua : *L'art oratoire m'avait toujours intéressé depuis mes années comme étudiant à Sillery. Cet intérêt avait grandi avec les années et j'avais soin de ne pas refuser les occasions qui m'étaient données depuis mon ordination. Je pensais qu'un jour je pourrais même en venir à ne faire que de la prédication* (Souvenirs, p.21).

À l'automne 1949, alors qu'une flopée de jeunes prêtres arrivait à Sillery, les pp Rosaire Poussard, Jean-Eudes Gaudreau, Laurent Soucy et Joseph-Omer Dumont, le père Gagné fut enfin libéré de sa charge d'enseignement pour se consacrer à la prédication de retraites surtout dans les paroisses. Il rejoignit dans ce ministère un co-paroissien, le père Gérard Turgeon,(1914-1980) affecté à ce travail depuis l'année précédente. Ils allaient tous les deux inscrire le Québec mariste dans une longue tradition de la Société de Marie de donner des

missions *apud fideles*. Cette tradition remontait aux missions du père Colin dans le Bugey. La carrière du père Gagné dans cet apostolat n'allait évidemment pas avoir une telle longévité. En effet dès 1950, il était envoyé à Rome par le père Cyr-J. Parent (1901-1991), provincial de Boston, pour y faire son second noviciat. Celui-ci se donnait alors à la maison généralice sous la direction du père Brendan Hayes (1892-1974). De ce religieux, le père Lucien écrira : *Il avait la tête et le coeur remplis de tout ce qui est mariste* (Souvenirs, p.27).

De son séjour romain qui dura six mois, le père Lucien garda des souvenirs impérissables sinon intarissables. Deux événements remplissent des pages de ses Souvenirs : une audience particulière avec le Pape Pie XII et la cérémonie de la proclamation du dogme de l'Assomption. À travers ces deux souvenirs très spéciaux, on ne sent pas le touriste émerveillé par les oeuvres d'art ou épris de réminiscences historiques, mais c'est le cœur croyant qui est touché. Le sacerdoce et la dévotion à Marie, voilà ce qui a amené le père Lucien à vibrer si fort dans ces deux occasions. Du pape, il écrit : *Voir le pape pour la première fois...nous laisse joyeux et tout ému. On réalise ce que cet être humain représente : le visible qui rend présent l'invisible, la continuité qui nous reporte à travers les siècles à Pierre, tu es pierre, le cœur qui bat au centre de l'Église* (Souvenirs, p.26). De la proclamation du dogme de l'Assomption à laquelle il assista aux premières loges, pour ainsi dire, comme assistant d'un nonce apostolique alors que cent mille personnes se massaient sur la place Saint-Pierre, il dira : *Le pape passa tellement près de moi que j'aurais pu le toucher. Il avait les yeux fermés et je voyais remuer ses lèvres. Sa figure était aussi blanche que ses vêtements. J'avais l'impression d'être en face d'une apparition.* Plus loin il ajoute : *J'ai vu bien des choses à Rome, j'en ai oublié le plus grand nombre, mais ce 1er novembre 1950 est bien vivant dans ma mémoire...Assister à un tel événement est une grâce qui se vit bien plus qu'elle peut se raconter* (Souvenirs, p.28).

Rentré au début d'avril 1951, le père Gagné rencontra son provincial non pas pour lui dire ce qu'il comptait faire, mais pour accueillir les obédiences que le père Cyr J. Parent lui avait préparées. Il écrit : *Je retournais à Sillery pour y continuer la prédication. Je ne savais pas à ce moment-là que j'en avais pour un an à peine dans ce ministère* (Souvenirs, p.29).

L'École d'Agriculture : Sainte-Croix de Lotbinière

Un an plus tard, en effet, en mars 1952, le père Gagné était pressenti pour prendre la direction d'une école d'agriculture que le gouvernement projetait de bâtir à Sainte-Croix. Comme l'enseignement à l'époque, au Québec, relevait de l'Église autant sinon plus que de l'État, Mgr Maurice Roy entendait bien que des prêtres soient à la tête du nouvel établissement. Par je ne sais quel détour, c'est aux maristes qu'il demanda de diriger l'institution. Consultés par le provincial de Boston, les pères de Sillery, sorte de sanhédrin pour le Québec, opinèrent que le père Lucien était le plus apte à occuper la fonction. Absent de la maison, le principal intéressé ne put se défendre. Aurait-il réussi s'il avait tenté de le faire ? Il était d'accord avec le principe de l'œuvre. Il écrira : *Je n'étais pas plus prêt qu'un autre confrère pour un tel travail, mais comme*

tout autre père canadien, je désirais que nous prenions le plus tôt possible des oeuvres en dehors de Sillery (Souvenirs, p.33).

Le 12 septembre 1952, s'ouvrait l'une des plus belles pages que les pères maristes aient écrites au Québec. La communauté n'avait pas postulé pour cette oeuvre, mais du sein même de son impréparation, elle avait répondu *présente* à l'appel de l'évêque de Québec. Avec courage, sans forfanterie, mais faisant confiance à Dieu, le père Lucien entra dans la ronde. Il se retrouvait, ce jour-là, au presbytère de Sainte-Croix, commensal du chanoine Alexandre Deblois, curé de la paroisse et ardent promoteur de l'agriculture. Le père le décrira : *Un petit bout d'homme un peu nerveux, bon et généreux et qui aimait l'agriculture jusqu'à en rêver (Souvenirs ibid.)*. Nanti de tous les pouvoirs par une corporation trop heureuse de se décharger de ses problèmes, le père Gagné s'attela à une double tâche : il fallait patrouiller les paroisses du comté en compagnie du curé, quelque peu chauffard délinquant, afin de recruter des élèves, garçons et filles pour la future école. Celle-ci en effet offrirait des cours d'enseignement ménager pour la gent féminine et des cours d'agronomie pour les garçons. Il fallait en même temps parcourir les magasins de commerce en gros afin de meubler l'école à partir des poêles de cuisine jusqu'aux rideaux des salles de bain. Il fallait bien sûr frapper aux bonnes portes; elles lui avaient été indiquées par le député qui ne pratiquait pas le patronage, bien entendu.

C'est dans ce contexte tout nouveau pour lui et assez éprouvant que le père fit ses premières armes dans le monde de l'administration. Il y apprenait à être *candide comme une colombe et rusé comme un serpent*. Une question le préoccupait plus que toutes les autres : trouver une communauté féminine qui accepterait de collaborer à l'oeuvre de l'école. Jouant bien ses cartes, cette fois elle était ceinturée de rouge, le père Gagné réussit après maints refus catégoriques, à avoir des sœurs pour s'occuper et de la cuisine et de l'enseignement ménager. La carte gagnante était Mgr Charles-Omer Garant, auxiliaire à Québec, un moment accueilli à la maison provinciale de Boston alors qu'il suivait des traitements à la Leahy Clinic, il avait été mis à contribution pour dénicher les oiseaux rares.

En mai 1953, la maison de soixante étudiants était livrée. Les cours pour les filles purent être dispensés pour la première fois durant l'été. Le cycle de l'enseignement était enclenché : pour les filles de juin à septembre et pour les garçons de novembre à mai. Chaque père mariste embauché à l'École recevait un salaire annuel de 2000\$, logé, nourri. Au milieu des années 50, cette somme paraissait intéressante, surtout pour la toute nouvelle corporation des pères maristes du Québec. Elle venait d'obtenir ses lettres patentes en 1952 et les pères de Boston souhaitaient qu'elle soit financièrement autonome le plus rapidement possible. Le père Lucien en sera élu le premier président.

Le père Gagné, lui-même au fait du travail de la ferme, s'attacha à l'école de Sainte-Croix et à la vie qu'on y menait. Il aimait les élèves, garçons et filles de nos campagnes, un peu frustes peut-être mais de grands cœurs, sains et solides, facilement gagnés à une vie chrétienne bien caractérisée. Il s'attacha surtout à ses proches collaborateurs. Parmi les principaux, il convient

de mentionner le père Robert Bourque. Le père Gagné avait insisté pour l'avoir avec lui; il lui fit largement confiance et se montra très heureux de lui remettre les rênes à son départ. Dans ses Souvenirs, il louange la directrice des cours pour les filles, Sœur Bernadette Beauchemin des Servantes du Saint-Cœur de Marie de Beauport qui enseigna trente ans à l'école : *Je dois dire à l'honneur de Sœur Bernadette qu'elle était une grande éducatrice. On aurait dit qu'elle tenait toutes ses filles au bout de ses doigts...On peut dire que ces quelques mois de formation marquent profondément ces jeunes et elles en gardent un souvenir ému* (Souvenirs, p.39). Le père Gagné admirait les techniques enseignées aux jeunes filles, mais appréciait surtout l'esprit chrétien qu'on leur inculquait et qui a marqué tant et tant de familles du comté et des environs.

Le scolasticat d'Ottawa-Hull 1958

Après six ans à Sainte-Croix, où il avait bâti une école qui faisait la fierté de la région, et après avoir mis sur pied dans la paroisse une fraternité du Tiers-Ordre qui compta de nombreux membres et qui existe toujours, le père Gagné accepta une nouvelle obédience. Le père Jacques Pelletier, depuis un an supérieur du scolasticat d'Ottawa, était muté aux Iles-de-la-Madeleine. Le père Lucien irait le remplacer. La transition se fit tout en douceur. Ses premières impressions furent excellentes : *Je me sentais heureux d'être là : un peu moins de responsabilités matérielles, ça m'arrangeait bien. Il y avait un bon esprit dans la maison* (Souvenirs, p.41). Précisant sa pensée et révélant ses valeurs il ajoutait : *Le fait de venir à Ottawa me replongea dans la vie communautaire et j'en étais heureux. La prière en commun, les récréations ensemble, le bon esprit religieux, chacun apportant aux autres ses propres talents* (Souvenirs, p. 42). On sent l'homme et ses orientations profondes dans une telle déclaration. Pourtant la vie au scolasticat n'allait pas être ce paisible roulement d'activités toujours prévues et bien ordonnées.

De passage à Chicoutimi : juillet-décembre 1960

Au cours de 1959, des rumeurs bien fondées annonçaient qu'une voie rapide traversant la ville d'Ottawa emprunterait le corridor où se trouvait la rue Wildwood. Il faudrait donc aller planter notre tente ailleurs. La rude chasse aux terrains commençait; elle allait durer trois ans, non sans un intermède assez douloureux pour le père Lucien. En effet, en avril 1960, le père Vincent Robichaud, provincial, avertit le père Gagné que l'accroissement de nos effectifs religieux au Québec nous permettait d'accepter une invitation de Mgr Marius Paré de Chicoutimi. Il s'agissait de prendre la direction d'un établissement pour jeunes en difficultés, issus de foyers brisés ou de parents inaptes à fournir un cadre éducatif convenable. On ne parlait plus d'école de réforme à ce moment-là, les approches auprès de cette clientèle ayant changé, mais c'est dans cette ligne générale que



l'Institut Saint-Georges allait s'inscrire. Le père Gagné était tout à fait d'accord avec le projet, mais se trouva bien pris lorsque le provincial lui annonça qu'il était pressenti pour la tâche. Il accepta en se disant : *Une fois de plus je pensai que l'obéissance suppléait à la compétence* (Souvenirs, p.43).

On le retrouve donc dans la capitale du Saguenay en juillet 1960. Ce n'est pas un bureau qui l'attend, mais un chantier où s'affairent des centaines d'ouvriers. On était fébrile. L'Institut avait été projeté et commencé par l'Union Nationale. Or après la mort du *Chef* aux frontières du Labrador en septembre 1959 et le décès prématuré de Paul Sauvé en janvier 1960, les libéraux avaient pris le pouvoir à Québec. Le nouveau ministre scrutait à la loupe tous les contrats en cours et faisait preuve de tâtilonnage éprouvant pour les nerfs. Des coupures malencontreuses avaient été imposées et aucun membre de la corporation de l'Institut, tous partisans de l'ancien régime, ne voulait intervenir. Le père Gagné dut une fois encore se montrer *candide comme la colombe et rusé comme le serpent*. Apolitique, agissant comme simple prêtre, montrant patte blanche, il intervint auprès du ministre et réussit à faire débloquer les sommes pour assurer que l'établissement soit pourvu des équipements nécessaires pour sa vocation. Ce problème réglé à coups d'audace, il restait à meubler l'institution prévue pour accueillir deux cents élèves pensionnaires et au moins une vingtaine d'éducateurs. Il fallait favoriser les marchands et les indus-triels du milieu sans créer trop de frictions, courir à Québec ou Montréal pour certains articles introuvables sur place. Pour ces courses épuisantes et harassantes, le père Gagné avait trouvé, après combien de démarches, des aides précieuses chez les Sœurs Antoniennes de Marie. Elles avaient accepté de prendre en charge le service domestique de l'Institut. Elles avaient d'abord refusé, mais se ravisant, *episcopo suadente*, elles collaborèrent avec le père Gagné et elles s'en trouvèrent bien. Elles le dirent volontiers à de multiples reprises par la suite.

Contrairement à son expérience de Sainte-Croix, le père n'eut pas à recruter les élèves. Le service social et le service correctionnel avaient de longues listes déjà toutes prêtes. Mais ce n'était pas pour apaiser le directeur passablement fourbu et dont les nerfs menaçaient de lâcher. Il écrit : *Rendu au milieu de novembre (1960), les choses n'allaient plus bien pour moi. Je perdais le sommeil et me sentais toujours fatigué* (Souvenirs p.46). Derrière ces euphémismes, il faut entendre un sérieux délabrement de santé, surtout de résistance nerveuse. Sur le conseil du médecin, il sollicita une rencontre avec le provincial. Ce dernier jugea bon de le renvoyer au scolasticat d'Ottawa où il serait supérieur en remplacement du père Laurent Soucy. Ce dernier prendrait la relève à Chicoutimi.

Cette mutation lui fut amère, non qu'il n'aimait pas retourner au scolasticat, mais il avait l'impression d'avoir fait faux bond aux confrères. Réfléchissant sur ces événements, il écrira en parlant du père Guy-Charles Leclerc(1922-1990) venu le rejoindre à Chicoutimi au cours de l'automne : *S'il avait été avec moi pendant tous les mois précédents, il ne serait pas question maintenant de partir, .mais il était trop tard : les souffrances morales et la fatigue physique combinées*

avaient eu raison de moi... La veille de Noël, je quittai Chicoutimi un peu la larme à l'œil... Ma seule consolation était d'avoir fait mon devoir et peut-être un peu trop (Souvenirs p.47).

L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ

Le vice-provincialat

Il retrouvait au scolasticat un régime de vie qui lui convenait bien. La régularité et la chaleur de la vie commune lui firent reprendre goût à la vie. Il en avait bien besoin. Car d'une part il urgeait de plus en plus de trouver un endroit où relocaliser le scolasticat. Ces démarches étaient souvent frustrantes et toutes furent longtemps vaines. Mais là n'était pas le pire, à son point de vue. Une tâche nouvelle allait lui tomber dessus. Voici comment il présente l'affaire : *Dans les premiers jours de décembre 1961, je reçus une lettre qui me sidéra. Elle venait du père général (Joseph Buckley 1905-1981) me disant que le Vatican donnait la permission d'établir une vice-province mariste au Canada et que j'étais nommé vice-provincial. On me demandait mon acquiescement le plus vite possible. Je ne pouvais croire qu'une telle brique pouvait me tomber ainsi sur la tête. La lettre bien cachée dans mon bureau, je passai quelques jours à me battre avec moi-même. Intérieurement, c'était simplement non; je priais Marie de m'éclairer, mais je demeurais dans la noirceur. Finalement je m'en ouvris au père Vachon qui me dit d'accepter et d'aller de l'avant (Souvenirs p.48).* L'auteur de ces lignes se souvient très bien de l'événement et surtout de la grande paix qui saisit alors le père Gagné. Elle ne venait pas de la confiance, mais de la confiance.

En effet, le oui du père Gagné était un saut dans la confiance en Marie. Il en témoigne en ces termes : *C'est à ce moment-là — après son oui — que Marie répondait à ma prière des jours précédents, notamment en me faisant comprendre soudainement que si j'avais été choisi pour rendre ce service à la vice-province, c'était justement que j'étais le plus petit et qu'alors c'est à elle que je devais tout confier. C'est une leçon que je n'ai pas oubliée jusqu'en avril 1970 quand je quittai le poste (Souvenirs p.48).* Le rescrit pontifical érigeant la vice-province porte la date du 1er janvier 1962. Le décret de la maison généralice est en date du 12 septembre 62. Mais sur l'invitation du conseil général, le père Gagné devait se comporter en vice-provincial dès décembre 1961.

Décider de faire confiance ne règle pas tous les problèmes. Il fallait former un conseil vice-provincial et le faire approuver par Rome; délimiter le territoire de la nouvelle entité géographique et le faire approuver par Rome; négocier des arrangements avec Boston quant au personnel de la vice-province et quant à la séparation des finances. (Sur ce dernier point particulièrement, la province mère se montra d'une très grande générosité. Elle remit à la vice-province toutes les propriétés maristes canadiennes et annula la dette sur les maisons d'Ottawa). Il y avait là pour le père Gagné un grand réconfort. Mais tout en accomplissant cette tâche de structuration, il fallait continuer de voir à la vie du scolasticat, chercher des terrains, s'occuper de l'expropriation du 68 Wildwood et répondre aux attentes des diverses

maisons qui relevaient désormais de sa juridiction. C'était beaucoup car déjà la vice-province comptait, en plus du scolasticat d'Ottawa, le séminaire de Sillery, une équipe de prédicateurs, l'École de Sainte-Croix, la paroisse des Iles-de-la-Madeleine, l'Institut Saint-Georges de Chicoutimi et le Collège classique de Roberval.

Contre toute attente, lorsqu'on connaît les hésitations voire les attermoiements occasionnels du père, il résolut rapidement de trancher l'épineuse question des Iles-de-la-Madeleine. Les relations difficiles entre l'évêque de Gaspé et l'administration mariste de Boston couplées au caractère géographiquement excentrique de la paroisse Notre-Dame-de-Fatima constituaient une préoccupation pour les maristes d'ici. En paysan madré, le père chercha d'abord une ouverture pour les hommes qu'il retirerait du golfe Saint-Laurent. En mai 1962, il sonda Mgr Marius Paré de Chicoutimi. Celui-ci se montra disposé à offrir aux maristes la paroisse de Saint-Jean-de-la-Croix sur le point d'être érigée à Dolbeau. Fort de cette promesse, il avertit Mgr Paul Bernier de Gaspé dont l'attitude à notre endroit était demeurée ondoyante et insaisissable que nous allions lui remettre la paroisse Notre-Dame-de-Fatima après le délai d'un an. Si l'un ou l'autre confrère se montra un peu vexé, l'ensemble de la vice-province approuvait la décision.

Libéré de ce côté, le père s'attaqua plus résolument au problème du scolasticat. La question de l'expropriation nous pendait au-dessus de la tête. Avant la fin de l'année scolaire 1961-62, il fallut vider 68 Wildwood. Les scolastiques, le père Vachon en tête, trouvèrent refuge au scolasticat des Oblats. Il fallait encore négocier le prix d'expropriation avec la Commission de la Capitale nationale. Un problème se posait pour nous. On offrait d'exproprier 68 Wildwood, mais cela nous laissait avec deux petites maisons donnant sur la rue voisine. Privées du terrain de Wildwood, ces maisons ne présentaient plus d'intérêt pour nous. Nous souhaitions que le tout soit exproprié. Dans les tractations qui suivirent se glissa une erreur. Le père Gagné sut une fois encore être *candide comme la colombe et rusé comme le serpent*, car ces messieurs, en dépit des rectifications répétées du père Gagné qui ne voulait léser personne, persistèrent dans une sérieuse bourde. Ils offraient un prix, d'ailleurs à peine satisfaisant, pour l'ensemble de nos trois maisons tout en présentant dans le projet d'entente un plan cadastral qui ne couvrait que la propriété du 68 Wildwood. Consulté à ce sujet, Raymond O'Hurley, grand ami du père Gagné du temps de l'École de Sainte-Croix, et ministre dans le cabinet Diefenbaker, nous garantit que la CCN porterait le fardeau de ses erreurs répétées. Elle paierait le prix indiqué sur l'avis d'expropriation, mais ce prix ne couvrirait que ce qui apparaissait sur le plan cadastral. Elle aurait à acheter avec argent neuf les deux autres maisons. La somme totale ainsi bonifiée nous mit le pied dans l'étrier pour aller construire un nouveau scolasticat.

C'est du côté de Hull que le père dénicha enfin l'emplacement convoité. C'était en août 1963. Épaulé par son économiste vice-provincial, le père Jean-Louis Petit (1915-1991), le père Gagné lança la construction du scolasticat Saint-Pierre-Chanel, boulevard Mont-Bleu, dans un

secteur en plein développement domiciliaire. L'administration diocésaine d'Ottawa, dont Hull dépendait à l'époque de nos recherches, se montra très heureuse de ce dénouement et promit que le territoire entourant notre maison serait paroisse mariste dès que faisable. Mgr Paul-Émile Charbonneau, premier évêque de Hull, maintint cette promesse. Cette perspective souriait beaucoup au père Gagné très attaché au ministère paroissial. La promesse des Antoniennes de Chicoutimi de fournir des sœurs pour la cuisine du futur scolasticat le comblait d'aise, car il attachait beaucoup d'importance à la présence de religieuses comme collaboratrices dans nos maisons. Les travaux de construction allèrent si bien qu'on put célébrer la messe de minuit dans la nouvelle chapelle, déménager nos bagages durant les vacances de Noël et prendre résidence dans le scolasticat dès le 3 janvier 1964.

Le Séminaire Saint-Augustin

Pendant ce temps, du côté de Québec se concoctait une affaire d'une tout autre envergure encore : le projet du séminaire Saint-Augustin. Si le père Maurice Couture en était la cheville ouvrière, les décisions revenaient aux provinciaux des onze communautés contractantes. Le père Gagné s'intéressa vivement à cette affaire, mais surtout par personne interposée. On demandait aux diverses communautés de fournir les hommes aptes à mener le projet à bien. Le père Gagné offrit un homme-clé, le procureur. C'était un poste peu convoité à cause de l'ampleur de la tâche et de la complexité des questions à résoudre. Le provincial présentait son homme de confiance, le père Petit. L'hommage qu'il lui rendit dans ses Souvenirs révèle les qualités du père Petit et, par ricochet, celles du père Gagné. Voici comme il rappelle l'événement : *Après en avoir causé longuement avec lui (Jean-Louis Petit) et avec mon conseil, nous arrivions à la conclusion que le père Petit ferait l'affaire. J'avais confiance en lui tout d'abord parce qu'il s'y connaissait en chiffres, mais surtout à cause de son caractère. Il n'était pas un lâcheur ; il savait se tenir debout devant n'importe qui.*

[...] *La corporation (formée des onze provinciaux) se rendit bientôt compte qu'en choisissant le père Petit, elle ne s'était pas trompée. On lui confiait tout. Il débuta par l'infrastructure, les égouts et l'eau et les routes. Dans une petite maison blanche située au bord de la falaise, il avait sur une table des paquets de plans et devis pour lesquels il avait signé les contrats...Le père Petit était toujours au poste : il calculait, il surveillait, il approuvait et, parfois, il savait engueuler qui de droit. Il avait pris sa charge au début de juillet 64 et la mena à terme avec vigueur. Après l'oeuvre de la construction, le père Petit demeura le procureur du séminaire jusqu'en 1970. Je ne puis que lever mon chapeau devant le travail immense de cet homme au cours de ces années (Souvenirs, p.57).* Le père Gagné savait jauger un homme, se montrer loyal envers lui et reconnaître ses compétences. Timide et défiant de lui-même, il pouvait s'entourer de personnes qui ne partageaient pas forcément ses points de vue et pouvaient le contester à l'occasion. Le père Petit n'était pas du genre béni-oui-oui. Sa conception du rôle d'économiste provincial lui accordait une bonne marge de manœuvre. S'il n'assistait pas aux assemblées du conseil, il avait ses forums pour exprimer sa vision des choses. Le père Gagné s'arrangeait bien des idées arrêtées de son bras droit. S'il n'aimait pas

les affrontements, il appréciait l'expression franche et forte des points de vue. Il fut bien servi, mais il n'eut que des paroles élogieuses pour le confrère dont il ne douta jamais de la plus grande honnêteté.

La création de la province

Ces qualités très appréciables chez un chef n'échappaient pas à l'administration générale. En même temps que s'ouvrait le séminaire à Saint-Augustin se tenait à Rome une réunion des provinciaux, formule qui précéda les conseils de la société instaurés par le chapitre de 1969-70. Elle s'ouvrit le 8 décembre 1965. C'est au cours de ces assises que fut créée la province canadienne. L'annonce en fut faite à l'issue d'un banquet donné en l'honneur de Mgr Paul Philippe, secrétaire de la congrégation pour les religieux. Voici le compte-rendu qu'en fit le père Gagné : *Vers la fin du repas, le père Buckley se leva pour dire que Mgr Philippe avait quelque chose à annoncer. Mgr se leva et nous apprit que le jour même il avait signé le décret qui faisait de la vice-province du Canada une province en bonne et due forme. Toute la tablée me regarda et applaudit; c'était pour moi la première nouvelle que j'en avais. Le père général le remercia au nom de la Société de Marie et continua en disant que lui aussi avait une chose à annoncer, notamment que le premier provincial, c'était le père Lucien Gagné. Pour moi, c'était encore une première nouvelle... Je ne peux pas dire que j'étais particulièrement heureux d'être provincial, mais j'étais content que la vice-province ait pu se développer à ce point* (Souvenirs, p.59).

Le père Gagné sera provincial de décembre 1965 à avril 1970. Était-il l'homme de la situation? Les avis peuvent diverger là-dessus selon les humeurs et les points de vue. Il avait parfois les défauts de ses qualités. La prudence devenait à l'occasion lenteurs et attermoissements. Sa méfiance de lui-même l'amenait parfois à laisser à d'autres de prendre des décisions, de s'engager et d'engager finalement la S.M. Son immense respect des susceptibilités causa certains cafouillages, telle l'installation du provincialat qu'il n'osa pas établir dans la maison Saint-Joseph parce qu'une personne n'était pas d'accord. Et on assista alors à des déménagements discutables à propos desquels intervint finalement le conseil général. Cela dit, la besogne abattue au cours de ces cinq ans n'en est que plus admirable et parle d'une profonde abnégation de ses propres sentiments. En effet, s'il hésitait longtemps avant d'entreprendre une démarche, sa poursuite d'un objectif une fois bien ciblé était conduite avec détermination.

Ainsi en sera-t-il, par exemple, de l'envoi des novices canadiens au noviciat de la province de Lyon à partir de 1967. Les opinions dans la province à ce sujet étaient très partagées, mais le père Gagné — qui avait pourtant beaucoup d'admiration pour les Américains — était sensible à la valeur spirituelle d'un noviciat dont une partie lui semblait quelque peu annulée par la nécessité d'apprendre l'anglais. Il maintint donc sa décision même si certains ne se gênaient pas pour marquer leur opposition. Il déploya le même courage pour revenir à la charge auprès de Mgr Lionel Audet afin d'obtenir une paroisse dans le diocèse de Québec. Entrevues, lettres, téléphones, il ne négligea rien, quoi qu'il lui en coûtât beaucoup, pour

avoir une réponse ferme de l'archevêché. Ce qu'il demandait, c'était la paroisse de Sainte-Croix de Lotbinière, une des belles paroisses rurales du diocèse. Dans l'état des effectifs du clergé d'alors, on comprend que les autorités diocésaines ne manifestaient pas d'enthousiasme délirant. Mais il eut gain de cause et se fit de Mgr Audet un ami solide et durable.

Une note caractéristique du provincialat du père Gagné, ce fut son insistance, à travers ses lettres circulaires, à favoriser le tonus spirituel de la province. Avec grande régularité, ses lettres portaient des invitations on ne peut plus directes à une vie spirituelle fervente et bien réglée. Prière, silence, direction spirituelle, retraites du mois, rencontres communautaires, dévotion à Marie, tous ces thèmes faisaient l'objet de recommandations explicites et répétées. Ainsi par exemple : *Je souhaite à tous une bonne santé et une vie spirituelle équilibrée. N'oublions pas que notre vie doit être un témoignage et que Celui dont nous témoignons doit être Quelqu'un pour chacun de nous. Une vie spirituelle forte nous garde dans la bonne voie et rend notre témoignage vrai.* (Circulaires, vol.2, no 13 septembre 1969, p.3). Les appels à la vie de prière revenaient comme un refrain : *Permettez-moi d'attirer votre attention sur un point d'importance primordiale, notre prière en commun... Prier avec ses frères, c'est leur donner un signe non équivoque d'amour, d'appui, d'enco-ragement...L'union des cœurs se fait avant tout dans l'union de la prière.* (Circulaires vol.2 no 10 septembre 1967, p.3) Mais au-delà de l'exhortation, il y avait l'exposition toute simple de convictions personnelles. Ses lettres ne se ramenaient pas à des *Faites ça et vous vivrez*, mais *voici ce qui me fait vivre*. Pour lui, le devoir d'un provincial ne consistait pas à faire bouger des pions sur un échiquier, serait-ce de façon adroite et harmonieuse. Il s'agissait de favoriser l'approfondissement des engagements religieux. L'efficacité apostolique dans le travail était à ce prix. Des provinciaux de grandes et belles provinces de la Société de Marie ne cachaient pas leur admiration devant ces lettres toutes simples et que, disaient-ils, ils n'auraient pas eu le courage d'écrire à leurs frères.

LA RENTRÉE DANS LE RANG

Le changement de la garde

Un autre aurait-il fait mieux? Seul le père Gagné lui-même en était convaincu. Aussi souhaitait-il être déchargé du provincialat. Il s'en était ouvert à quelques reprises aux autorités romaines. Son insistance s'appuyait sur le fait qu'il était le supérieur majeur des maristes canadiens depuis décembre 1961. Le chapitre de 1969-70 allait lui fournir l'occasion de gagner son point. En septembre 1969 s'ouvrait à Rome, dans la maison généralice des Frères Maristes à E.U.R. le chapitre d'aggiornamento de la Société de Marie. Ce chapitre allait durer de septembre à décembre 1969 et répéterait le même scénario en 1970. Le père Gagné ne vivra que la première session qu'il quittera d'ailleurs avant la fin. Un diabète sévère le tarabustait et il lui était difficile d'ajuster sa diète au régime alimentaire offert aux capitulants.

Il dit : *La nourriture était bonne chez les frères, mais pour un diabétique, ça ne marchait pas si bien. Je faisais attention pour éviter ce qui était sucré, mais des sœurs espagnoles géraient la cuisine et souvent je ne pouvais pas même deviner ce que contenaient les aliments* (Souvenirs p.68).

Revenu au pays, le père veilla à la tenue d'un mini-chapitre de province pour procéder à l'application de nouvelles normes de gouvernement et surtout pour élire un nouveau provincial. Le père se retirait donc pour céder à un autre une charge qui lui avait pesé mais qu'il avait remplie avec courage. Dans une dernière lettre aux confrères il écrivait : *Je termine ce mandat, et je n'ai rien contre personne, bien au contraire. Vous avez été pour moi une inspiration tout au cours de ces années. Je ne m'excuse pas d'avoir insisté à temps et à contre temps sur certaines choses de la vie spirituelle de la province. Je les ai crues et les crois toujours de la plus haute importance. J'espère que ces années n'ont pas été stériles pour moi. J'ai senti le besoin de me tenir près du Seigneur et mes convictions sur la Vierge n'ont fait que grandir.* (Circulaires, vol 2, no 20 mars 1970, p.3)

Déchargé du poids de l'administration, le père à peine âgé de 55 ans ne songeait pas à la retraite. Les quelques cours qu'il avait repris à l'école d'agriculture ne constituaient pas une tâche d'homme raisonnablement en santé. Il entreprit de donner de courtes retraites dans les centres d'accueil pour personnes âgées. Cette activité connut un bon succès. De 1970 à 1975, le père Gagné mena une vie comme il l'aimait. Ouvert aux courants spirituels du temps, il fonda un groupe de prière charismatique qui prit rapidement de l'ampleur jusqu'à compter environ 150 personnes avant d'essaimer. Équilibré et peu enclin aux enthousiasmes factices, il mena son groupe avec sagesse. Il dit: *Je veillais à laisser pleine liberté aux gens de prier, mais en même temps les gens savaient que je n'étais pas fort sur les grandes démonstrations, mais plutôt sur une prière solide, en particulier basée sur la Bible* (Souvenirs, p.74). Portant rétrospectivement un jugement sur ces groupes de prière, il écrit : *En toutes bonnes choses peut se glisser un peu d'ivraie. Je crois cependant que le bilan jusqu'à aujourd'hui est plus que positif : prier ensemble, c'est l'un des grands moyens de bâtir la communauté* (Souvenirs, *ibid.*). Qui dit mieux ?

Un rêve mis à mal

L'année 1976 fera sonner dans sa vie un glas et tirera une sonnette d'alarme. Le glas, ce fut le départ des maristes de l'École d'Agriculture à l'aube du 25e anniversaire de sa fondation. Contre vents et marées, les maristes, le père Robert Bourque en tête, avaient défendu l'école contre la lourde machine gouvernementale qui nivelait le système scolaire et ramenait tous les enseignements spécialisés aux sacro-saintes Polyvalentes. Toutes les écoles d'agriculture du Québec avaient fermé leurs portes, sauf celle de Sainte-Croix. Le fait mérite d'être souligné. Mais David ne l'emporte pas toujours contre Goliath. Sentant l'inégalité du combat, le provincial, le père Paul Bélanger (1929-1990) décida de retirer les maristes de cette école où ils s'échinaient sans faire fléchir la triomphante bureaucratie.

Le père Gagné confie avoir pleuré en quittant l'école qu'il avait fondée, aimée, portée à bouts de bras et où il avait donné tellement de lui-même. Son deuil pénible est-il à mettre au nombre des causes ? Toujours est-il qu'une sonnette d'alarme vient à son tour résonner dans sa vie : un infarctus le mène à l'hôpital et le laisse assez désespéré. Heureusement, le curé de Sainte-Croix, le père Georges-Julien Côté, un confrère délicat et attentif, l'invite à venir habiter au presbytère. Le déracinement sera donc atténué. Il tiendra les livres de la fabrique et offrira le service pastoral au centre d'accueil du village. La tâche allégée plaît au père Gagné qui l'occupera jusqu'en 1982, heureux de prier avec les personnes âgées et de les écouter dans les souffrances morales par le vieil âge apportées.



QUAND S'ÉTIRENT LES OMBRES AU SOIR QUI PENCHE

Une retraite hâtive 1982

Avec le passage du temps, la condition cardiaque du père se détériorait lentement. Une insécurité chronique s'installa chez lui ajoutant aux alertes normales du vieillissement. À 67 ans, il estima, peut-être à tort, que le temps était venu d'entrer dans ce troisième âge qu'il côtoyait depuis pas mal d'années et dont il avait touché du doigt les misères et les lourdeurs. Il obtint du provincial de se retirer à la Maison Colin de Saint-Augustin. Il est vrai que contrairement à beaucoup de vieillards qu'il avait accompagnés à Sainte-Croix, le père Gagné n'était pas catapulté sans préparation dans une retraite paralysante, dans le confinement d'une petite chambre où il n'y a plus que la télévision répétitive et l'attente interminable.

Grand priant, lecteur insatiable, intéressé aux nombreux confrères de la communauté, le père échappait au désœuvrement qui abrutit. D'autant mieux qu'il offrait ses services pour les confessions dans deux institutions du voisinage : l'école Saint-Conrad pour les jeunes qui se préparent à la confirmation et à la première confession. Ce sont littéralement des centaines de

jeunes qu'il aura écoutés, les prenant souvent sur ses genoux et les accompagnant ainsi comme un bon grand-papa dans ces premières expériences de foi. Une deuxième institution prit encore plus de son temps. C'était l'Année doctrinale qui se donnait au campus Notre-Dame-de-Foy. Là, le travail ne consistait pas seulement à assurer des séances de confessions et la messe quotidienne, mais à accepter d'accompagner dans la direction spirituelle certaines religieuses qui faisaient l'année de ressourcement et qui découvraient dans le père Gagné un spirituel chevronné sinon un mystique. Son accompagnement spirituel était équilibré et équilibrant, ce qui ne veut pas dire médiocre et terne. Il savait proposer un idéal et relancer la marche, sans tomber dans le piège de la contention. Ce ministère qu'il avait pratiqué depuis longtemps meubla, voire enchantait ses années de retraite. Il y trouva de grandes joies de prêtre.

La place des religieuses dans sa vie

Il convient peut-être à ce moment-ci d'introduire une note sur la place de la femme dans la vie du père Gagné. Il manifesta toujours une délicatesse très grande, une admiration spontanée et un attachement très prononcé à l'endroit de la gent féminine, tout particulièrement à l'endroit des religieuses. Il vouait une admiration sans borne à sa mère qui mettait, rappelait-il, une note de grande douceur dans une maisonnée de garçons. Cette perception parfois idéalisante de la mère est sans doute assez fréquente chez les prêtres. Mais une constante encore nous frappe à travers les diverses oeuvres auxquelles le père a consacré sa vie: il a voulu y joindre des femmes, des religieuses, notamment. Que l'on pense à l'École d'agriculture où il fit des pieds et des mains pour obtenir le concours des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie; même scénario à l'Institut Saint-Georges où il réussit à intéresser les Antoniennes de Marie. L'histoire se répète au scolasticat de Hull. Ne va-t-il pas favoriser avec chaleur l'implantation des Sœurs maristes tout à côté de notre scolasticat de Hull? Que dire enfin de son travail auprès des religieuses au long de sa retraite à la Maison Colin, que ce soit du côté de l'année doctrinale ou des Petites Sœurs de la Sainte-Famille dans notre maison? Le départ de ces dernières lui fut sensible comme une mutilation.

La présence de religieuses semblait vitale pour lui. Ces femmes n'étaient pas perçues comme des servantes, une simple présence utile pour s'occuper de certaines tâches. Cela fut et, bien loin de s'en plaindre, le père recherchait volontiers ce service. Il aimait bien être entouré, voire dorloté. Mais pour lui, ces femmes étaient des collaboratrices à tous égards par leur vie de prière, par l'exemple qu'elles donnaient, par la régularité qu'elles introduisaient dans la vie d'une maison. Elles avaient plus que nous, estimait-il, le sens de la vie communautaire; elles étaient plus que nous instinctivement d'esprit religieux. Aussi se fit-il un devoir de leur assurer un cadre agréable dans nos maisons, de garder les liens les plus harmonieux avec ces personnes, les intéressant à la vie de la communauté mariste, s'intéressant lui-même à la vie de leur congrégation. Il s'ingénia de mille façons à leur procurer de petites joies : sorties,

visites, petits voyages d'agrément. Il essayait par là de leur rendre un peu l'immense contribution qu'elles faisaient à nos communautés.

La fin d'une épopée

La retraite du père Lucien Gagné, à son étonnement personnel, se prolongea pendant 20 ans. L'attention dont il entourait les religieuses de la maison, il la reporta sur les confrères, particulièrement sur le père Roch Bertrand qu'il accompagna et soutint au cours d'années difficiles d'effacement de sa mémoire. Le père Lucien en avait pour deux. Jusqu'à la fin, il demeura bon conteur. Doué d'une belle voix, il animait les célébrations eucharistiques à la Maison Colin. Il interpréta encore brillamment une chanson devant la communauté quelques jours avant qu'il ne décède, car le père Gagné était de toutes les fêtes et il aimait vraiment les confrères. Mais le cœur, affecté depuis longtemps, connut des ratés sérieux au cours des premiers jours de mai 2003. Des chutes dans l'escalier ne trompèrent personne. Le 14, on crut bon de l'hospitaliser. Il décéda au C.H.U.L. le lundi 19 mai. Il était prêt, disait-il, à recommencer si on le lui demandait, prêt aussi à répondre à l'appel définitif, si le Seigneur lui faisait signe.

L'homme devant l'Histoire

Au cours de ses années de retraite le père Gagné rédigea ses Souvenirs. Ce document sans prétention constitue une source d'information de premier plan pour l'histoire de notre province puisque le père fut intimement associé au déroulement de notre vie collective et qu'il en dessina de nombreux tournants. *Conteur d'histoires*, le père Gagné aurait accepté ce titre, car il excellait dans le genre; *mais bâtisseur de l'Histoire*, il aurait récusé l'appellation. Il avait de lui-même et de ses apports au monde ambiant une opinion très modeste. Ses confrères, avec raison, posent sur ses 70 ans de vie avec les maristes d'ici — dont 59 comme prêtre — un jugement tout différent. Sans essayer d'être exhaustif, nous pouvons mettre en lumière quelques facettes de ce jugement.

Pendant toutes ces années, le père Lucien se montra tout à fait fidèle aux valeurs qui l'avaient fait vivre, notamment l'eucharistie et la dévotion à Marie. Sur ces deux points, il se montrait intarissable, pas novateur sans doute, mais vivement intéressé à tout ce qui pouvait être approfondissement. Il manifesta une grande ouverture d'esprit pour s'adapter aux nouvelles approches de la vie sacerdotale et de la vie mariste qui se firent jour surtout après la tenue de Vatican II. Mais il souffrait — sans critique ni reproche — de voir certaines désinvoltures à l'endroit de ce qui était le cœur de sa vie. Jusqu'à un âge très avancé, il garda comme un air de jeunesse dans sa vie profonde, avec une sorte de fraîcheur dans l'expression de sa foi, une tendresse évidente dans son attachement à la Vierge Marie, un besoin viscéral de prier et un émerveillement devant le rôle du prêtre, particulièrement en ce qui a trait à l'eucharistie et à la proposition de la Parole. Il avait rêvé d'être un prédicateur; il aurait aimé être un curé de paroisse. Il dut fonder, bâtir, diriger, administrer. À l'évêque qui l'invitait aux ordres, il avait

répondu *Adsum*. C'est la réponse qu'il donna maintes et maintes fois à ses supérieurs qui l'invitaient à des tâches qu'il n'avait pas souhaitées. C'est ce qu'il répondit, on peut en être sûr, au Seigneur qui l'invita à entrer dans le repos de son Maître.

Le père Lucien portait le nom de Joseph Eudore. *Eudore*, nous laisse entendre la langue grecque, signifie *beau cadeau*. Il porta bien ce nom dans la province mariste canadienne. Si son administration fut marquée par certaines hésitations que des confrères ont pu regretter, elle fut traversée d'un très grand respect pour les religieux de la province et d'une sincère admiration à leur endroit. On ne compte pas dans ses lettres circulaires les endroits où il félicite les confrères, où il souligne leur courage devant les tâches nouvelles et parfois pleines d'inconnu qu'on leur demandait d'entreprendre, leur générosité au travail toujours abondant, leur débrouillardise devant l'imprévu. Il ne rate pas l'occasion de publiciser les bons coups de l'un ou de l'autre. Ces bons coups étaient parfois simplement l'adresse d'un confrère à décorer son bureau de travail pour en faire un endroit accueillant.

Une chose est certaine: dans cette petite province mariste, il n'y a pas de chômage et je trouve que tout le monde a bien du cœur au ventre (Circulaires vol.2 no 19, 18 déc. 1969, p.2) Voilà une appréciation sommative des confrères de la province. Nous ne sommes pas là devant une expression isolée, ni devant un compliment obligé ou obséquieux. Le père Gagné avait fait sienne l'humilité de Marie qui confesse sa bassesse et reconnaît que Dieu fait des merveilles. Par leur régularité, leur franchise, leur regard positif sur les personnes et les situations, leur ton volontiers louangeur sans flatterie, ses lettres circulaires qui avaient souvent l'air de petits entretiens intimes et sans apprêt ont contribué à créer dans la province un climat de confiance les uns dans les autres, d'enthousiasme vis-à-vis des oeuvres entreprises et de grande camaraderie au niveau du groupe tout entier. Sans doute l'administration du père Gagné profitait de l'élan et du dynamisme reliés à une situation de départ dans la vie, mais il a su épouser ce mouvement, le soutenir et l'encourager de toutes les manières. Au cours de sa



longue vieillesse, il a connu bien des déceptions occasionnées par le repli douloureux de notre Église contestée et marginalisée. Mais l'homme de foi ne vacilla jamais. Jusqu'à la fin, il demeura un confrère intéressé au travail de tous, plein d'admiration pour la générosité et le cran des maristes d'ici. Sa présence, son intérêt, son discours n'inspiraient pas la nostalgie et le regret, mais l'assurance tranquille que Jésus et Marie sauraient bien tirer de nos pauvres efforts des effets surprenants. Aussi bien les membres de la province gardent de lui un souvenir ému. Il a été un bâtisseur et nous vivons encore de ce qu'il a généreusement contribué à construire parmi nous

Paul-Émile Vachon, s.m.
Sillery, 2003

*Marie, mère tout aimable, je suis ton enfant, par ta
toute puissante intercession,
obtiens-moi le salut éternel. Amen*



**Maison Colin,
septembre 2003**